



Direction **Jacques Nichet**

Les Présidentes

de **Werner Schwab**

OBJET NOCTURNE N°17

A

de **Patrick Kermann**

OBJET NOCTURNE N°8

Groupe Merci / Solange Oswald / Joël Fesel

REPRESENTATIONS	Les Présidentes mardi 11 > samedi 15 décembre 2007 / 20h 00 / TNT Petit théâtre A mardi 11 > samedi 15 décembre 2007 / 21h 45 / TNT Salle de répétition
CONTACT PRESSE	Brigitte Carette : 05 34 45 05 20 b.carette@tnt-cite.com
CONTACT SCOLAIRES	Philippe Rochefort : 05 34 45 05 24 p.rochefort@tnt-cite.com
CONTACT COMPAGNIE	Emilie Toutain : 05 61 21 11 52 groupe.merci@free.fr



RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

LIEU DES REPRESENTATIONS

TNT

Les Présidentes Petit théâtre

A Salle de répétition

DATES DES REPRESENTATIONS

MA 11 ME 12 JE 13 VE 14 SA 15 DECEMBRE 2007

HORAIRES DES REPRESENTATIONS

Les Présidentes 20h. Samedi 15 décembre représentation supplémentaire à 14h 30

A 21h 45

TARIFS	EURO
Plein	20€ / 15€
Abonnés	8 à 15€ / 6 à 12€
Kiosque	9€ / 7€

Le Tarif kiosque s'applique le jour même de la représentation, une heure avant le spectacle, dans la limite des places disponibles. Il est réservé aux jeunes de moins de 26 ans et aux demandeurs d'emploi

RENCONTRE

Bord de scène. jeudi 13 décembre, à l'issue de la représentation – vers 21h 30 -, Solange Oswald, Joël Fesel et les comédiens des *Présidentes* dialoguent avec le public

ACCUEIL ET LOCATION

TNT-Théâtre de la Cité

1 rue Pierre Baudis – BP 50 919

31009 Toulouse Cedex 6

du mardi au samedi de 13h 00 à 19h 00

T 05 34 45 05 05

du mardi au samedi de 10h à 13h et de 16h 00 à 19h 00

accueiltnt@tnt-cite.com



Communiqué

Le Groupe Merci, qui a déjà présenté au TNT plusieurs de ses « objets nocturnes », s'empare de la pièce du dramaturge autrichien Werner Schwab, *Les Présidentes*, et conçoit une installation plastique pour un court texte de Patrick Kermann, *A*.

Farce féroce créée à Vienne en 1990, ***Les Présidentes*** est la première pièce de Werner Schwab. L'auteur autrichien, connu pour son style provocateur et subversif, s'amuse à inventer Erna, Grete et Marie, trois bonnes femmes appelées par dérision « Les Présidentes ». Petites bourgeoises enfermées dans leur coquille, elles commentent et médisent, parlent mais ne s'écoutent pas. Elles ne peuvent prendre vie que dans les mots. Une logorrhée absurde et comique, poussée à l'extrême, qui dénonce l'individualisme forcé et la solitude. Dans la mise en scène de Solange Oswald, ces personnages, purs produits de la violence du monde, sont interprétés par des hommes. Le rire est cruel, le ton résolument burlesque, comme pour exorciser la tragédie de ces existences pathétiques.

11 au 15 décembre à 20h, TNT - Petit théâtre

A est une suite de quarante phrases brèves que Patrick Kermann imagina prononcées par les nazis après les camps. Un acteur (Sacha Saille) dit, comme s'il s'adressait personnellement à chaque témoin, les phrases qu'avait écrites l'auteur.

11 au 15 décembre à 21h 45, TNT – Salle de répétition



Groupe Merci

Nous avons depuis dix ans voyagé dans des formes atypiques. Renonçant à jouer dans la boîte magique du théâtre, nous avons inventé, Joël Fesel, plasticien, Solange Oswald, metteur en scène, et notre groupe d'acteurs, un genre de surgissement particulier, sorte de "campement", où l'espace de la représentation est savamment modifié pour rendre visibles nos questions et nos débats.

Ces surgissements "Hors les murs" sont d'abord une provocation que nous nous faisons à nous-mêmes pour inventer notre propre culture et la partager avec un nouveau public.

Nous voulions questionner les rites théâtraux désormais banalisés. Trop d'intelligence convenue porte les spectateurs vers des lieux de confort, où "il faut" se cultiver à tout prix, collectionner les oeuvres reconnues ; rituels devenus vides, comme ceux d'une messe dont on aurait oublié le sens. Nous avons ainsi détourné les rituels du théâtre et re-déterminé la place du public, qui déambule ou se promène, contraint de chercher sa place dans la représentation.

L'espace de jeu est à "trouver" à chaque série de représentations. Joël Fesel capte les lieux propices à ses installations. Transformer, mettre en creux des espaces pour re-conditionner l'acte de jouer, l'acte d'écouter. Mettre du sacré là où l'on ne l'attend pas. Surgir là où ça ne devrait pas être. Ce que nous avons à faire voir et entendre, c'est le paysage verbal, à travers nos auteurs contemporains.

Nous avons déjà montré notre travail dans diverses formes :

- nous sommes partis en déambulation (couloirs d'ancienne faculté, sous-sols de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, caserne désaffectée, pour *De quelques choses vues la nuit*, texte de Patrick Kermann).
- nous avons mis en espace dans une galerie et dans les couloirs d'un théâtre, l'installation *Merci* avec des textes de Patrick Kermann et Alain Béhar.
- nous avons installé notre campement *La Mastication des morts* de Patrick Kermann dans des cloîtres, des entrepôts, des usines, etc.

L'acte théâtral se pose au cœur d'installations plastiques, comme de nouveaux territoires pour les corps, pour les langues. Ces formes "entre arts plastiques et théâtre" transmettent moins le discours de la raison que celui de l'esprit. Faire "sentir un peu de l'indicible" tient autant du **poème visuel** que du **théâtre**. A cause de cette oscillation, nous avons baptisé nos productions : **objets nocturnes**.

Nos penchants vont vers la réticence et le renoncement à l'ostentatoire : juste l'essentiel, l'indispensable comme une lutte contre l'envahissement des images. Creuser, refaire un vide.



Du théâtre, il reste une exigence très forte : la stylisation du jeu et l'adresse intime. Reste aussi, la quête des grands textes, ceux dont nous estimons la langue transgressive car ces langues nouvelles qui pressentent nos changements portent les traces de nos désastres.

Ces textes collectés ou objets de commande sont d'une forme particulière, car l'installation impose de manière organique **“les fragments”**, **“les poèmes”**. Au final, poésie visuelle et théâtre sont liés par le sang pour plus de vertige, d'émotion, de vivacité.

Ces formes atypiques nous différencient des mœurs de la production et ne sont pas adaptées aux lois du marché. Nos installations imposent l'intimité avec les spectateurs : nous n'acceptons que 30 à 100 personnes selon les présentations.

Nous sommes soutenus par les collectivités (DRAC Midi-Pyrénées, Conseil régional de Midi-Pyrénées, Mairie de Toulouse et Conseil général de la Haute-Garonne), par quelques institutions sensibles à notre démarche (Centre National des Écritures du Spectacle à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, Théâtre de la Digue, Scènes Nationales, CDN), ainsi que par des festivals comme Aurillac, Charleroi et Angers.

Mais n'appartenant ni aux salles, ni au théâtre de rue, ni aux centres d'art, hybrides, mutants, nous cherchons chaque fois, ceux qui pourraient nous soutenir et comprendre l'enjeu politique de ces surgissements.



Qu'est-ce qu'un objet nocturne ?

L'**objet nocturne** est une forme d'essai
dont le bonheur est l'imprévisible
un organisme atypique

L'objet nocturne est une traversée
qui s'apparente à une aventure
pour réhabiliter le ludique, l'imparfait
l'inachevé, le fragile

Ceux qui y assistent sont
des témoins
et non des spectateurs
la complicité, l'échange s'installent

L'objet nocturne échappe à la maîtrise
et refuse l'habileté
L'objet nocturne est un partage de doute
nous aurons peur ensemble :
va-t-on trouver la forme ?

L'objet nocturne n'est ni monumental
ni publicitaire
L'objet nocturne se fait dans l'urgence
il change nos habitudes
L'objet nocturne ne reproduit pas un objet
complet mais des fragments

L'objet nocturne est "unique"
il échappe au principe
de multiplication

L'objet nocturne n'est pas un spectacle
mais peut le devenir



Nous aimerions que Merci témoigne de notre époque avec nos poèmes, nos éclats, nos fragments, pour partager le pire généreusement, élargir nos incertitudes, partager l'interstice dans lequel la création est reléguée.

Nous aimerions soigner la précieuse relation qui nous lie au public, inventer ici notre culture et entretenir cette braise d'intensité car il semble bien qu'il y ait, aujourd'hui, un déficit en communication intime.

GROUPE MERCI



Les Présidentes

Texte **Werner Schwab**

OBJET NOCTURNE N° 17

Groupe Merci / Solange Oswald / Joël Fesel

Avec :

Georges Campagnac

Bruno Marchand

Sacha Saille

Installation plastique et sonore **Joël Fesel** / Mise en scène **Solange Oswald** / Régie **Cyril Monteil** / Son **Tom A**

Production **Groupe Merci**

Avec le soutien de **L'Adami**

Le Groupe Merci est conventionné par la **DRAC Midi-Pyrénées** et reçoit les soutiens de la **Région Midi-Pyrénées**, du **Conseil Général de la Haute-Garonne** et de la **Ville de Toulouse**

:

Création septembre 2004, au Pavillon Mazar



Les Présidentes

**« Ils nous ont mis au monde
en s’envoyant en l’air et nous sommes
incapables de voler »**

Dans une écriture crue, Schwab a pris plaisir à créer Erna, Grete et Marie. Ces trois bonnes femmes se parlent mais ne s’écotent pas. La parole de l’autre n’est qu’un rebond à leur propre parole. Elles ne peuvent prendre vie que dans les mots.

Cette langue absurde et comique, poussée à l’extrême, dénonce l’individualisme ambiant des sociétés contemporaines où, de plus en plus, la devise “chacun pour soi” est adoptée par tous. Ce repli sur soi, d’une actualité saisissante, méritait d’être mis en scène.



Note de mise en scène

« La langue a pissé sur un objet, secoue son organe urinaire pour le sécher et s'en va. L'objet imbibé de langue reste là, sans qualité apparue. La langue, quoi qu'elle puisse être, doit elle-même se reconnaître comme son propre casse-croûte en chemin vers rien du tout. »

« La langue tire les personnages derrière elle comme des boîtes de conserve qu'on aurait attachées à la queue d'un chien. »

WERNER SCHWAB

1^{re} scène :

La pièce fait apparaître du néant *Les Présidentes* (appelées ainsi par dérision). Trois figures de petites bourgeoises autrichiennes enfermées dans leur coquille. Essentiellement occupées de leur fonction vitale : ingurgiter, déféquer. Cela rentre... cela sort. De l'intérieur vers l'extérieur : le circuit de la merde. Elles ont le visage immobile de la passivité.

Déracinées, inaptées au bonheur, stériles et génétiquement dangereuses. Apatrides, apolitiques, athées, historiquement amnésiques, enlaçant le familier pour créer un décor maternant. Elles ont eu une vie sans encombre, ni surprise, rien à faire, rien à penser, rien à dire. Il n'y a plus de raison d'être en colère puisque le Pape aujourd'hui parle à la télé, puis le présentateur qui aussi parle à leur place.

Elles, elles commentent, il faut juste entretenir la conversation sur ce que l'on sait déjà.

On se noie dans le débit enivrant d'une parole bavarde et futile et ce discours maladroit qui bégaie ne s'arrête sur rien, il est même une recette subterfuge pour accéder à l'état idéal de cette société : l'oubli.

2^e scène :

Nous sommes en Autriche et l'alcool désinhibe, qui libère une lave de phantasmes, bacchanales de mots, scatologie. Il faut déboucher le circuit de la merde (il s'agit d'une métaphore de tout ce qui bouche le circuit de notre conscience).

On met les deux mains sur les yeux et on invente d'autres mots pour les mettre sur son cœur.

On débouche les organes de la passion. Mais l'imprévisible arrive, l'une d'elles, la plus innocente, s'envole dans ses phrases et accède à l'état de ravissement. Portée par l'écoulement verbal, elle trouve la grâce. Mais les deux autres Présidentes prennent peur de cet espace libéré. La possibilité de jouissance pourrait réveiller l'Esprit, le sens critique et réveillerait forcément la douleur. Prises de panique, elles la tuent comme on tue l'espoir d'une autre identité.



Note artistique

Une affaire de langue. Il ne s'agit pas de violence réelle mais de violence dans la langue : violer la grammaire, détruire la langue officielle pour inventer une autre réalité.

Nous avons, d'un côté, toutes les institutions officielles du langage qui sont les machines rassassantes : Église, École, Sport, Pub, Chanson, Information ; celles qui redisent toujours la même structure, le même sens, les mêmes mots. De l'autre, l'envie irrépressible de saper l'ordre moral, le besoin impérieux de tromper l'ennui (même avec l'horreur), de se débrider dans les plaisirs les plus pervers.

D'un côté, un aplatissement de masse lié à la répétition du langage ; de l'autre, un emportement marginal, excentré vers l'inconnu (le nouveau).

Un emportement éperdu qui pourra aller jusqu'à la destruction du discours. *Les Présidentes* tuent la petite Marie car elle invente sa propre langue imaginaire.

Prises d'angoisse par peur de l'inconnu, elles la tuent. Il s'agit de forcer la vision de la catastrophe de sorte que le spectateur tellement provoqué par la réalité décrite devra développer sa propre énergie. Cela ne se raconte pas. Il faut traiter les images choc, percer un mur pour trouver la vraie vie.

Dans une proximité absolue, au milieu de l'obscur, le spectateur assistera à une expérience ritualisée. Une mutation ou plutôt une transmutation va avoir lieu. Le spectateur sera pris dans le spectacle, dans une proximité étonnante comme un invité. Invitation à concevoir lui aussi, à être en "état" d'imaginer. Il sera par cette fascination, lui aussi, à l'origine du rituel ; puisqu'il y faut des officiés et des officiants. Nous assisterons donc à une étude clinique dont l'objet est : comment digérer l'autre par la langue ?

Apparaîtront donc dans cette obscurité (ce sera légèrement cauchemardesque) comme sur une table chirurgicale, trois figures de femme, trois figures de nos idéologies désastreuses.

On y verra la langue originale de Schwab iconoclaste, entre Rimbaud, Rabelais et Sade.

Selon notre vocabulaire scénique, nous créerons un espace où trois éléments seront indissociables : l'installation plastique et sonore, la lumière et le texte, incarné par les comédiens. *Les Présidentes* seront jouées par des hommes que l'on verra entrer et sortir de leurs "costumes-masques" parce que cela parle aussi du mensonge et de l'illusion.

Le ton sera tragico-burlesque car nous tenterons comme toujours par un rire possible une mise à distance de nos peurs. Sur les planches, chasser et purifier par la transe les malaises d'une société qui nous échappe.

SOLANGE OSWALD



La langue et l'auteur

Werner Schwab est né en 1958 à Graz, en Styrie – petite province de l'Autriche profonde.

Après des études à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, il s'est retiré à la campagne où il est devenu bûcheron - sculpteur, ne commençant à écrire que trois ans avant sa mort en 1993 à Graz. Bûcherons - sculpteur, c'est ainsi que Schwab s'est attaqué à la langue, à cette matière qui nous entoure, qu'on nous fait injustement ingurgiter et qui nous forme. Quand il ne la fait pas voler en éclats, il la dérègle, propageant à travers elle la vision d'un monde qu'il n'espère plus pouvoir changer : il se contente d'opposer à la violence du monde la violence de ses propres mots.

Même si *Les Présidentes* ne fut qu'une première entrée en matière pour Werner Schwab, la jubilation verbale et l'humour noir de cet auteur autrichien y règnent en maître. La langue que donne Schwab à ses créatures est une tentative de les faire renaître, en transformant leur langue en "vraie chair humaine" et vice versa. Ainsi le théâtre, ce "gigantesque anachronisme face à la vie moderne", devient par la langue le lieu de protestation de l'individu contre la masse, contre n'importe quelle forme de masse. Ainsi, dans toutes ses pièces – quinze en l'espace de quelques années – des petits bourgeois souvent agressifs aux personnes plus "métaphysiques", souvent féminins, ses personnages, sont tous menacés ou écrasés par une société qui prétend pourtant œuvrer à leur épanouissement.

Critique des sociétés contemporaines, reflet ou rejet de son expérience au sein d'une société enracinée par la tradition fasciste, Schwab manie la langue comme un sculpteur la matière.



LA PRESSE

Intramuros, 16 mars 2005

Sexe, crotttes et religion

La reprise des *Présidentes*, texte ravageur et hors normes de Werner Schwab mis en scène par Solange Oswald, est à découvrir d'urgence

Au cœur de la ville, cachée derrière une grille, une ancienne halle aux grains qui fit aussi office de marché couvert en son temps, est aujourd'hui investie par le Groupe Merci de Solange Oswald et Joël Fesel. Là-bas, dans cet endroit sorti de nulle part, on peut voir une farce féroce de Werner Schwab, auteur autrichien aussi subversif que sa compatriote Elfriede Jelinek. Créée à Vienne en 1990, *Les Présidentes* est la première pièce de Schwab. Il trouvera la mort dans son sommeil quatre ans et quinze pièces plus tard, épuisé, à l'âge de 36 ans. Provocateur et célébré dans toute l'Europe, Schwab s'est forgé une réputation hautement sulfureuse dans son pays. Avec cette première œuvre, il étale les frustrations de trois femmes, petites bourgeoises aigries, purs produits de la monstrueuse violence du monde.

Trois femmes, obsédées par Dieu, le sexe et les excréments humains, parlent sans vraiment s'écouter. Mauvaises langues et misérables créatures, elles se débattent dans un quotidien triste et sans joie. Elles écrasent leurs congénères pour être mieux entendues dans une société de consommation où l'individualisme est de rigueur. Solange Oswald a choisi trois hommes pour interpréter ces personnages noyés par le système, ce qui provoque d'emblée une certaine forme de rire, mais un rire féroce, cruel. Le ton est résolument burlesque, comme pour mieux exorciser la tragédie de ces existences pathétiques. Les installations scéniques de Joël Fesel soulignent la froideur cynique du propos. Ce spectacle indispensable, qualifié d'« *Objet nocturne n°17* » par le groupe Merci, n'échappe pas à l'exigence avec laquelle la troupe a pris la route et empoigne des textes transgressifs. Salulaire. (Jérôme Gac)



A

Texte **Patrick Kermann**

OBJET NOCTURNE N° 8

Groupe Merci / Solange Oswald / Joël Fesel

Avec

Sacha SAILLE

Installation plastique et sonore **Joël Fesel**

Direction d'acteur **Solange Oswald**

Régie **Cyril Monteil**

Son **Tom A**

Production **Groupe Merci**

Avec le soutien de **L'Adami**

Le Groupe Merci est conventionné par la **DRAC Midi-Pyrénées**
et reçoit les soutiens de la **Région Midi-Pyrénées**, du **Conseil Général de la Haute-Garonne** et de la **Ville de Toulouse**

Création juillet 2000 Centre National des Ecritures du Spectacle à la Chartreuse de Villeneuve-lèz-Avignon, Festival officiel d'Avignon



Tout est fragment, énigme et cruel hasard *

Entretien avec Patrick Kermann

Depuis les Grecs anciens jusqu'à nos jours, en passant par Shakespeare où les spectres ne sont pas en reste, le théâtre est, par essence, un art de la mort, un art de faire parler les morts. Il est tout à la fois dévoilement et masque. Ajoutons à cela l'acteur qui meurt sur scène tout les soirs, la représentation éphémère, par définition, et la mémoire du spectateur, non moins éphémère... Art de la mort et de la trace, poétique du fragment. Fragilité de la mémoire vivante !... De ma première pièce – *The Great Disaster* – à la dernière en cours, je ne cesse de donner la parole à ceux qui sont morts. La question de la Shoah n'est sans doute pas étrangère à ce fait. Elle constitue selon moi, le noyau dur et secret de mon écriture. Que peut-on écrire après une "coupure historique et philosophique" aussi radicale, aussi irréconciliable ? Quelles formes sont encore possibles ? Quelles figures inventer ?... Moi, j'ai choisi de faire parler les morts. [...]

L'ensemble de ces formes d'expressions accumulées constitue une vaste interrogation de la langue, sur ce qu'il reste d'une langue incarnée, individualisée, quand l'Histoire est passée par là. Chez moi, c'est d'abord la langue qui parle, la langue-corps, sans jamais passer par le filtre de l'unité psychologique du moi. Quand j'écris pour le théâtre, je n'ai pas d'image du plateau : j'écris avec des mots, pas avec des contraintes de situations et de personnages, de caractères et de conflits codés, pas de dramaturgie traditionnelle et immédiatement lisible. D'ailleurs, je ne discute jamais du sens de mes textes avec les metteurs en scène ou les comédiens. Je délègue le sens. C'est mon éthique ou peut-être ma névrose... J'écris avant tout de la langue. Homme, femme, je ne sais pas qui parle. Mes figures n'ont pas de visage, pas de nom, pas de sexe, ni généalogie ni destin assignable. Ce n'est qu'après coup qu'on peut, si l'on veut, leur conférer un semblant d'identité. Quand la langue en moi se fait impérieuse, irrésistible, et commence à s'écrire, je ne sais pas très bien "qui" parle, mais je sais en revanche quel "rythme", quelle forme rythmique parlent. Car la langue est toujours celle d'un corps rythmique, une langue étrangère qui ne dit pas le monde mais sa distance irréconciliable au monde. Souvent monstrueuse en sa syntaxe, criblée d'anamorphoses indéfinies, obscène au sens étymologique, elle est l'innommable, l'in-montrable, elle est hors-lieu. Elle est même au-delà des catégories sexuelles d'usage courant qui en restreignent la nature et la portée. Elle exprime néanmoins l'opacité, parfois violente, du corps et la structure fissurée, fragmentée, de l'individu. "Individu" au sens d'un combinatoire où tout se mêle : passé de l'humanité, échos de la grande Histoire, histoire privée, culture, tradition...

PATRICK KERMANN

* Nietzsche, in *Zarathoustra (De la redemption)*



Objet nocturne n°8 : A

“A”. Voici une boucle encore, pour ce texte en lisière du corpus théâtral.

Des ressassements pour travailler à penser l’impensé.

C’est là le modeste enjeu de “A”, mais sa seule raison d’être.

“Regarde, regarde bien, il faut prendre des leçons d’abîmes.”

JULES VERNE

Patrick Kermann a écrit un court texte fracassant sur la Shoah. Ce texte troublant, écrit en anglais, traduit en français, fait intervenir les acteurs témoins de cet anéantissement, du dignitaire SS au pavé d’Auschwitz, au chien des camps en passant par les gaz meurtriers.

Ces textes, matériaux délicats, j’aimerais dans l’essence crue de leur écriture les rendre visibles, tactiles, montrer l’effroi comme lieu de naissance, de co-naissance.

JOËL FESEL



A de Patrick Kermann

Dans *L'Aventure de la parole errante*, Armand Gatti raconte que dans le camp d'extermination d'Auzwichz, trois rabbins dansaient et chantaient à heures fixes au péril de leur vie en improvisant sur le thème :

j'étais, je suis, je serai

ich bin, ich war, ich werde sein

Armand Gatti a fait de cette "anecdote" considérable le fondement de son théâtre. En effet, les trois rabbins jouaient leur vie pour maintenir celles des autres.

Gatti raconte dans le même ouvrage, l'histoire de Ruben Monckine, résistant cévenole, humilié par ses tortionnaires, qui après avoir été jeté dans la fosse à excréments de la prison de Tulle après trente jours de mitard, en est ressorti et a entamé un kazatchok endiablé en rythmant ses pas d'une lettre de l'alphabet sous les yeux admiratifs de ses camarades prisonniers qui bientôt l'encouragèrent en scandant avec lui l'énumération des lettres.

L'alphabet était devenu pour cet homme l'ultime lien avec ce qu'il lui restait de vie.

A comme l'alphabet

A comme première lettre de l'alphabet

A comme Auschwitz de A à Z

A comme anéantissement total de toute possibilité de dire le pire

A comme l'alphabet de A à Z

A comme Auschwitz de A à Z

SACHA SAILLE



La presse

Le Monde, 20 juillet 2000

Un hommage à Patrick Kermann

Avignon/Lecture. Les amis de l'écrivain, qui s'est suicidé cette année, ont « installé » un de ses textes à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon

Patrick Kermann était talonné nuit et jour par les camps. Chaque œuvre de lui, *Quelques choses vues la nuit*, *La Mastication des morts* et les autres, se débat contre l'oubli d'Auschwitz, de Treblinka, de tous les camps. Quelques jours avant son suicide, il disait : « Le rapport à la mort est le moteur de mon écriture. C'est un rapport que je n'ai pas réglé et ne réglerai jamais, sauf... » Les amis de Patrick Kermann ont voulu lui faire signe, cet été, à la Chartreuse, pendant le festival. Ils ont « installé », comme ils disent, un court texte de lui, très court, qu'il avait appelé *A*. Une suite de quarante phrases brèves, dix ou quinze mots, que Patrick Kermann imagine prononcées par des nazis, après les camps. Par exemple une voix d'homme nous dit qu'avant la guerre il soignait les dents, que pendant la guerre il arrachait des dents et qu'aujourd'hui, de nouveau, il soigne des dents. Mengele, Goering, Eichmann, Hitler, leurs congénères, défilent ainsi, froids, calmes. Dans la buanderie de la Chartreuse est placée, à un mètre de hauteur, une sorte de couronne de fers barbelés, d'une dizaine de mètres de circonférence. En apparence, le fer barbelé qui entourait les camps ; en fait, un enchevêtrement de fils électriques et de petites cupules métalliques qui évoquent des écouteurs, ou simplement des oreilles. Mais le barbelé saute aux yeux. De ces oreilles grises, cassées, sourdes, jaillit un tohu-bohu de voix, propos convenus, triviaux même : inconscience et égoïsme expriment leurs petits malheurs. Le concert muet de l'oubli des camps. Ce tintouin s'éloigne, s'efface. Apparaît un homme en noir, un acteur, qui se penche sous le treillis d'oreilles sourdes, et se redresse. Tournant sur lui-même, lentement, il va prononcer, comme s'il s'adressait personnellement à chaque témoin, les phrases qu'avait écrites Patrick Kermann. C'est tout. C'est décent. C'est fraternel. C'est bien. (Michel Cournot)